

Deuxième série

Bobine 1

CONTINENT EN FLAMMES

DEUXIEME SERIE.

[*Marche de soldats américains en Espagne, Hemingway*]

Ce sont d'autres Américains qui combattirent pour les grands principes de l'humanité. Je les ai filmés en 1936. Voici le bataillon Lincoln en formation à Jamara (?), près de Madrid. Ils se battaient contre le fascisme, pour de grands principes. C'est là aussi que j'ai filmé Hemingway qui a dit quelques années plus tard : « Le bataillon Lincoln a défendu la colline de Jamara (?) pendant quatre mois et demi. Les premiers Américains morts au combat sont devenus depuis longtemps partie intégrante de la terre espagnole. Les hommes dignes se sont fondus en elle. Et qui en est plus digne qu'un combattant mort pour l'Espagne ? Ceux-là ont déjà atteint l'immortalité. »

[*Tombes de soldats en Espagne. USA : Capitole, Maison blanche. Anciens du Vietnam jettent leurs médailles*]

Nous voici de nos jours à Washington. De jeunes Américains jettent devant le Capitole les décorations et les médailles qu'ils ont reçues au Vietnam. Qui sait pourquoi ils ont reçu ces décorations qui tourmentent à présent leur conscience et qu'est-ce qui les a aidés à voir clair ? Manifestement, on ne pourra plus obliger ces garçons à tuer des gens désarmés. On voudrait y croire. Les Etats Unis sont un pays hautement développé. On y fabrique des conquérants à la chaîne.

[*Camp de préparation militaire*]

Voici une de ces chaînes, le fort Gulik, dans la zone du canal de Panama. Un centre d'entraînement secret du 8^e groupe des forces spéciales des Etats Unis.

[*Soldats marchent au pas, s'entraînent dans herbes*]

La célèbre école Amérique. Ici, on entraîne en masse des détachements pour la lutte contre les partisans du Vietnam et d'Amérique latine principalement. Ici, on prépare les conquistadors du XXI^e siècle. Et on les prépare aussi sur le plan idéologique.

[*Leçon du militaire*]

« Nous sommes en état de guerre. Une guerre inhabituelle, qui exige une tactique fine, le recours à des opérations de formes nouvelles et variées. Cette guerre a lieu en Asie du Sud Est, en Afrique, au Proche Orient et dans les pays occidentaux. Le nom de notre ennemi ? C'est le communisme international. Cependant, nous sommes forcés de reconnaître que l'idée du communisme est bien plus forte que les balles. »

Oui, les élèves officiers de l'école Amérique pourront se convaincre plus d'une fois de la justesse de ces paroles. Les peuples d'Amérique latine leur montreront que l'idée de la lutte de libération nationale est plus forte que les balles, les bombes, le napal.

[*Parachutistes*]

Les bérets verts, les punitifs, les parachutistes, sont prêts à accomplir n'importe quelle tâche fixée par la direction centrale des services secrets dans n'importe quel pays. On les envoie le plus souvent dans les pays d'Asie du Sud Est et en Amérique latine.

[*Soldats crient en courant*]

Le but principal est de bourrer le crâne de ces gaillards : « tu remplis une mission de la plus haute importance : lutter contre le communisme international. ».

[*Interview soldat chauve*]

Celui-ci est déjà mûr à point. C'est un combattant modèle contre le communisme.

[*Parcours du combattant, etc. Entraînement dans « jungle » contre « partisans »*]

Pour l'entraînement, on a mis des arbres décoratifs, tout comme au Vietnam. Ici se cachent des partisans. Ce commandant connaît son affaire. L'entraînement est proche de la réalité. Les partisans se cachent sous la terre. Les armes des partisans sont des grenades à main. Il faut les attraper, les interroger et ensuite les fusiller, bien entendu.

[*Interview du général Edward Flanagan, commandant des bérets verts*]

Un documentariste anglais a interviewé le général Edward Flanagan, commandant des bérets verts. Il a parlé des missions particulières des troupes spéciales. Il reconnu avec fierté que c'était son détachement qui avait traqué Ernesto Che Guevara. C'était dans les montagnes de Bolivie. L'opération a été menée par des éclaireurs professionnels américains, des colonels, des commandants. Ils sont habitués à faire le ménage en terre étrangère.

[*Photographies de Che Guevara*]

On a conservé peu de photographies de Che Guevara, prises dans des détachements de partisans, dans les montagnes de Bolivie.

[*Affiche « Wanted » en espagnol*]

50 000 pesos de récompense à celui qui livrera Che Guevara mort ou vif (vif de préférence).

[*Soldats sautent d'un hélicoptère, tirent en courant*]

Le commandant d'armée des Etats Unis Ralph Shelton dirigeait les recherches. Ils ont attrapé Che Guevara blessé au combat et ils l'ont tué.

[*Photo de Che Guevara mort, collines*]

C'est avec une grande affliction que les communistes du monde entier ont appris la nouvelle de la mort héroïque du camarade Ernesto Che Guevara, révolutionnaire courageux, romantique, homme d'une grande pureté morale. Toute sa vie a été consacrée à une lutte pleine d'abnégation au nom des meilleurs idéaux de l'humanité.

[*Photographies de Che Guevara*]

Che Guevara a lutté pour la révolution dans différents pays d'Amérique latine. Il croyait sincèrement en ses méthodes de lutte. Même là où les opprimés vainquent par d'autres voies, le nom de Che Guevara, le communiste, le chevalier de la Révolution, est entouré de l'amour populaire.

Bobine 2

[*Santiago, petite fille sous portrait de Che Guevara, écoliers*]

Les ouvriers donnaient à leurs villages le nom de Che Guevara. C'est Santiago, la capitale du Chili. Le gouvernement d'union populaire pensa d'abord aux enfants. Dans ces écoles improvisées dans anciens autobus, les enfants, en sus du savoir, reçoivent gratuitement un demi-litre du bon lait chilien par jour. C'est un des premiers décrets du nouveau pouvoir.

[*Bidonvilles*]

Combien reste-t-il encore de taudis dans tout le pays ? Quand nous avons filmé ces images, on nous a dit que ces gens déménageraient bientôt dans de nouvelles maisons. Cette armoire trouvera sa place dans un appartement neuf, équipé, avec le gaz et une salle de bains.

[*Repas en famille, chantier de construction*]

C'est un « samedi communiste ». Tous travaillent. Le président lui-même est venu.

[*Allende parmi foule près de bidonville, travaille sur chantier*]

On ne peut pas dire que le président de la République manie le marteau avec virtuosité. C'est que Salvador Allende est médecin par profession.

[*Discours d'Allende pour le film*]

Nous lui avons demandé de dire quelques mots pour notre film.

« Tout d'abord je voudrais exprimer ma profonde satisfaction que des cinéastes soviétiques soient venus dans notre pays, qu'ils se préoccupent de l'avenir du Chili et de l'Amérique latine. D'où l'importance de votre film que vous appelez *Continent en flammes*. Comment conçois-je l'avenir du Chili et de l'Amérique latine ? Ici, au Chili, pour la première fois de leur histoire, les travailleurs sont arrivés au gouvernement par l'intermédiaire du parti populaire, du parti de classe et du parti de la petite et moyenne bourgeoisie. Ils sont arrivés au gouvernement pour conquérir le pouvoir. Ce gouvernement doit mettre fin à la cruauté de notre système d'Etat qui n'est pas encore éliminée. C'est la cruauté qu'éprouvent le père et la mère dont l'enfant n'a pas de toit au-dessus de sa tête, qui ne peut pas être soigné par un médecin. La cruauté qu'éprouve celui qui cherche un travail et qui n'en trouve pas. La cruauté d'une famine chronique, de la misère matérielle et morale de millions de Latino-Américains. »

[*Désert Atacama, visages d'ouvriers*]

Quand j'ai regardé les yeux tristes de ces gens, je me suis souvenu des paroles d'Allende sur la cruauté qui n'a pas encore été éliminée du continent. Qui sont-ils ? Nous les avons filmés dans le désert Atacama. On les appelle Perquenerosi (?). Ce sont des orpailleurs. Ils vivent dans des trous, près de gisements abandonnés depuis longtemps. Ils extraient du minerai de cuivre et le vendent à de petites usines.

[*Ouvrier extrait minerai*]

Habituellement ils travaillent à deux. Si l'un se fait ensevelir, l'autre peut le déterrer.

[*Homme transporte minerai sur son dos*]

Dans ces lieux maudits de Dieu, la pluie tombe une fois tous les cent ans.

[*Homme casse cailloux ; transport minerai sur dos*]

C'est comme ça jour après jour, jour après jour. C'est un combat éternel pour la vie. Ils sont de moins en moins nombreux, ces travailleurs tristes du désert. Mais ils existent. Ils cheminent avec leur charge sur une terre brûlante, ces fantômes tragiques du passé, malheureux et réprouvés.

Bobine 3

[*Rassemblement hippie*]

Eux aussi sont des réprouvés, mais d'un autre genre. Au Venezuela se sont rassemblés des hippies, évadés volontaires du monde bourgeois. C'est une forme monstrueuse de protestation impuissante. Ils ne font peur à personne. Tous leurs slogans se perdent dans les vapeurs des drogues.

[*Chantent « Satisfaction » ; allongés sur plage*]

Ils sont nombreux en Amérique latine. Une partie d'entre eux s'engage sur la voie du vagabondage et du crime, d'autres réfléchissent sérieusement à l'avenir.

[Ecoliers chantent dans salle de classe]

La Patagonie, la terre de Feu, l'extrême sud du Chili. C'est l'école la plus méridionale du monde. Tous les matins, les écoliers chantent l'hymne national du Chili.

[Ouvriers sur derricks]

Leurs pères travaillent dans le pétrole. Ce pétrole a toujours appartenu au Chili. Ils sont fiers que le pétrole ait échappé aux monopoles américains. Désormais, il ne l'auront jamais.

[Pêcheurs de crabes]

Sur la terre de Feu, en Patagonie, nous avons vu des gens courageux, endurants, habitués à lutter avec les éléments. Des chasseurs de baleines, de phoques, des ingénieurs, des éleveurs.

[Bergers à cheval gardent troupeau de moutons ; statue de bergers]

Ici, les monuments sont différents : ils ne sont pas dédiés aux conquérants ni aux grands stratèges, mais aux travailleurs courageux des froides steppes de Patagonie, les bergers.

[Steppes, petites autruches, vent, mouettes, plage, épave, feu dans steppe]

Le bout du monde, la terre de Feu, *tierra del fuego* (?). Pourquoi « terre de Feu » ? La légende raconte que lorsque les navires de Magellan sont passés dans ces eaux méridionales, les matelots ont vu sur les rives désertes des feux mystérieux. Ils prirent peur par superstition. Ces feux brûlent toujours aujourd'hui, car cette terre recèle d'immenses réserves de gaz naturel.

[Enfants dans rues de village]

Le village le plus méridional de notre planète, Puerto Villians, est situé littéralement au bout du monde. Plus loin, c'est l'Antarctique.

[Avion sur neige, bureau de poste, employé pèse lettres et donne coups de tampon]

C'est le bureau de poste le plus méridional du monde. Rendez-vous compte de la valeur d'un timbre tamponné au bout du monde pour un philatéliste !

[Petit bébé se fait enregistrer par employé des postes]

Dans le village, il n'y a ni église ni prêtre. C'est l'agent des postes qui enregistre les mariages, les décès, les naissances.

[Petite fille à genoux, mère souriante]

Nous avons eu de la chance. Nous avons filmé le baptême du nouveau-né le plus méridional du monde, un citoyen du Chili.

[Mer, glaciers]

Le détroit de Magellan. Ces glaciers ont des dizaines de milliers d'années.

[Coucher de soleil]

Même quelqu'un qui a voyagé toute sa vie ne peut qu'être étonné par de tels paysages.

[Rues de Caracas la nuit, néons]

Après le silence froid de la terre de Feu, nous avons été aveuglés par les lumières nocturnes de Caracas, la capitale du Venezuela.

[Bars, phares de voitures sur périphérique]

Bobine 4

[Caracas : gratte-ciel, banque]

Au cours de ce siècle, le grand business a fait rapidement gonfler, comme de la levure, les capitales des Etats d'Amérique latine. Les bourgeois locaux appellent Caracas « le Los Angeles latino-américain ». Comme ils ont envie de ressembler à leur voisin du Nord !

[Trafic, vue plongeante sur la ville]

Mais quand on se plonge dans le trafic des rues, on ne peut pas se tromper : c'est bien l'Amérique latine, impétueuse, souriante, bruyante, toujours gaie.

[Marchand de journaux passe entre voitures, passants avec rouflaquettes, grosses lunettes de soleil, bulles de savon, vitrines, fête foraine, demeures anciennes de style espagnol avec patio, grilles, portes, façade baroque]

Dans les rues calmes de Caracas et de Lima, on peut voir des exemples de l'architecture du XVIIe siècle, l'époque de la domination de la couronne espagnole. Ils nous transportent dans les coins calmes de Séville ou de Grenade.

[Corrida]

S'est aussi conservé ce magnifique spectacle aux rites moyenâgeux, la corrida, le combat avec les taureaux. L'événement de l'année fut la participation du grand torero du siècle, l'espagnol Luis Miguel Dominguin, à la corrida officielle du Venezuela. Il s'est arrêté de combattre pendant quelques années, mais le voilà de nouveau dans l'arène. C'est après son divorce d'avec la belle et célèbre actrice de cinéma Lucia Bose. Après leur mariage, elle avait quitté l'écran et lui l'arène. Après leur divorce, elle est retournée au cinéma et lui a repris l'épée.

[Taureau dans l'arène]

C'est un taureau dangereux, impétueux, nerveux, aux cornes largement écartées, un adversaire digne de Miguel. La première étape du combat consiste à jouer avec le taureau, à le tester. Le torero n'y participe pas. Il étudie les gestes de l'animal. On conduit le taureau au picador.

[Picador pique taureau, tombe de cheval, spectateurs boivent, toreros se congratulent]

Et voilà le matador qui intervient dans la dernière phase du combat.

[Dominguin face à taureau, il perd l'équilibre, tombe à terre]

Ça aurait pu se terminer tragiquement. Mais ce n'est pas pour rien qu'on raconte des légendes sur le courage de Dominguin. Le combat continue. Le dernier coup mortel. L'épée est entrée jusqu'à la garde. Le taureau ne sait pas encore qu'on l'a tué. Mais le torero compte les dernières secondes de sa vie. Pendant ce temps-là, j'avais devant les yeux une autre corrida, inoubliable.

[Corrida en N&B, miliciens défilent fusil sur l'épaule]

Barcelone en août 1936. C'était le premier mois de la guerre civile en Espagne. Le poing antifasciste levé au-dessus de la tête. Les combattants de la milice populaire qui partaient au front ont fait un tour d'honneur dans l'arène. Quelques jours plus tard, je les ai filmés dans les tranchées près de Saragosse où de cruels combats se déroulaient. Ceux qui ne connaissent pas l'Espagne estiment que ces corridas par jours de guerre étaient une folie pure. Mais c'est l'âme de l'Espagne : la solennité et le courage, la beauté et la grâce.

Bobine 5

[Route de montagne, désert]

Nous sommes partis vers le Nord du continent. Bien sûr, nous n'avons pas pu aller dans tous les pays d'Amérique latine. Mais là où nous avons tourné, nous voulions voir et enregistrer les traits marquants de l'Amérique latine d'aujourd'hui, sa lutte, ses blessures, ses espoirs. Je pensais au destin de la révolution. Qui sait quand et où l'ennemi ripostera et portera le coup permettant de garder le pouvoir sur des millions d'hommes, de femmes, d'enfants ? Chaque jour apporte une nouvelle alarmante. La réaction relève la tête. Et bien que le temps de la politique des canonnières soit passé, les bérets verts se préparent, s'entraînent. Les impérialistes feront naturellement plus d'une tentative pour arrêter l'histoire. Nous avons surtout senti cela à la fin de notre voyage, au Panama, un pays qui n'a pas de relations diplomatiques avec l'Union soviétique. Cela n'a pas empêché les autorités panaméennes de fournir des visas aux cinéastes soviétiques.

[Paysage du Panama, hélicoptère atterrit.]

Notre première rencontre avec le général Omar Torrijos, le chef du gouvernement panaméen, eut lieu dans la coopérative agricole « Démarche révolutionnaire ». Les paysans l'avaient invité à une fête célébrant le premier anniversaire de la coopérative.

[Général Omar Torrijos parmi paysans, fait discours]

Nous pensions filmer le discours du chef de l'Etat. Mais il n'y eut pas de meeting officiel tel que nous l'imaginions. Ce fut simplement une conversation sur des questions paysannes : ce ne serait pas une mauvaise idée de planter du café ; cela apporterait du profit à la coopérative ; combien coûteraient des vaches de race à Costa Rica ; il faut construire une route.

[Suite du discours du Général Omar Torrijos avec vive intervention d'un autre interlocuteur]

Le général Omar Torrijos a 43 ans et une biographie compliquée. Il a suivi les cours de répression des révoltes à l'école américaine de fort Gulik. Rappelez-vous, l'école des bérets verts, dans la région du canal de Panama. Ils voulaient faire de lui un punitif. Mais le jeune officier a choisi une autre voie : lutter avec le peuple pour l'indépendance du pays.

[Ils rient, le général se rafraîchit, met un gamin sous l'eau, marche avec paysans]

L'installation de conduites d'eau courante est aussi une grande fête. Depuis qu'il est arrivé au pouvoir, le général Omar Torrijos mène une grande réforme agraire dans le pays, fait des discours audacieux contre les colonisateurs, car le principal problème du Panama, sa plus profonde blessure, c'est le canal de Panama.

[Vue aérienne du canal de Panama, bateaux]

L'artère reliant les deux océans, l'Atlantique et le Pacifique, traverse la terre panaméenne, mais le canal appartient aux Etats Unis d'Amérique. Il leur appartient selon un contrat signé en 1903. Et à chaque point du contrat il est écrit : « à perpétuité ».

« La République panaméenne cède aux Etats Unis d'Amérique une zone large de 10 miles le long du canal à perpétuité.

Elle cède tous les droits, les pleins pouvoirs dans la zone du canal à perpétuité.

Les Etats Unis d'Amérique recevront tous les bénéfices du canal à venir et à perpétuité.

Les Etats Unis ont le droit, à tout moment et selon leur convenance, d'user de leurs forces armées et de construire une forteresse afin de défendre le canal, les voies ferrées et autres installations, à perpétuité.

La République panaméenne cède aux Etats Unis d'Amérique tous les droits qu'elle possède actuellement et tous les droits qu'elle acquerra dans le futur, à perpétuité. »

[Vue aérienne du canal de Panama, rues de Panama, passants avec bébés]

70 ans ont passé depuis que Panama a été obligé de signer ce contrat. Le monde a été secoué par des guerres. Des révolutions ont eu lieu. L'humanité a marché dans le cosmos. Mais le contrat demeure inchangé. C'est une blessure profonde dans le cœur de chaque Panaméen à perpétuité.

[Grillage et barbelés, résidences riches dans zone US]

Et ce grillage qui sépare la république panaméenne de la zone d'occupation américaine est aussi éternel. L'administration de la zone du canal a donné l'autorisation de tourner aux cinéastes soviétiques. Nous avons filmé le canal et ici aussi, où se trouvent les services de la zone du canal. C'est un Etat dans l'Etat, qui a son propre tribunal, sa poste, sa monnaie, sa police.

[Policier fait la circulation, véhicules marqués US Army, plaque de la compagnie du canal]

L'exploitation du canal apporte aux USA deux cent millions de dollars chaque année. Le Panama reçoit moins du centième de cette somme.

Bobine 6

[Enfant panaméen derrière grillage, village panaméen pauvre sur pilotis]

Ces territoires séparés par un grillage sont voisins. D'un côté l'aisance, de l'autre la misère tragique. Voici un quartier pauvre de Panama, qu'on appelle avec une ironie cruelle « Hollywood ». Le village est construit sur pilotis parce qu'en période de pluie, tout le territoire se transforme en marais.

[Lessive et toilette dans village panaméen]

Les canalisations qui apportent l'eau courante à la ville Panama commencent dans la zone du canal. Il suffit de tourner le poignet, là-bas, derrière le grillage, pour priver la capitale d'eau. Comme le pouvoir des maîtres du canal est fort ! Ils gouvernent le sort de chaque Panaméen, depuis le jour de sa naissance jusqu'à sa mort.

[Gouverneur de la zone du canal, drapeaux panaméen et US]

La zone du canal a son gouverneur. Il est nommé personnellement par le président des Etats Unis. Devant le bâtiment de l'administration du canal se déploient deux drapeaux. Le drapeau panaméen n'est apparu que récemment, après que du sang a été versé.

[Avenue Kennedy, trottoir, réverbère, impacts de balles sur un mur]

La large avenue Kennedy s'étend le long de la frontière entre le Panama et la zone du canal. Les Panaméens l'ont rebaptisée. Voyez, c'est écrit à la main : *Av. de Los Marteres* « l'avenue des martyrs ». Cela s'est passé le 9 janvier 1964. Des étudiants panaméens marchaient ici dans la zone du canal. Près de la frontière de la zone américaine, un étudiant a accroché le drapeau panaméen à un réverbère. Le voici ce réverbère. Des impacts de balles.

[Images N&B de l'émeute du 9 janvier 1964 : manifestants avec drapeau panaméen devant soldats, escaladent grillage, voiture brûle, étudiant portant drapeau panaméen sur réverbère, tirs, blessés, cadavres]

Ce sont des images historiques. Les soldats américains ont tiré à bout portant sur des gens désarmés. Il y eut des centaines de blessés et 22 morts.

[Avenue Kennedy « des Martyrs ». Images N&B de l'enterrement des victimes de l'émeute, vie arrêtée pendant minutes de silence]

Cinq minutes de silence dans tout le pays en signe de protestation, en mémoire des héros morts. On donne à la mère le drapeau qui a recouvert le cercueil de son fils.

[Tombes des 22 victimes avec drapeau, plaque en leur souvenir. Avenue Kennedy « des Martyrs »]

Ce mur disparaîtra, mais le nom de l'avenue « avenue des martyrs » demeurera à jamais.

[Vue plongeante sur manifestation : fête de l'Indépendance, banderoles, public danse]

La souveraineté, en espagnol *soverenia* (?), voilà comment s'appelle la chanson qu'on entend sur la place de la capitale de la République. On est venu à la capitale pour la fête de l'Indépendance depuis le pays tout entier : 200 000 personnes sont rassemblées. Le Panama compte 1 500 000 habitants, c'est-à-dire que s'est réuni ici, à quelques pas de la zone américaine, un tiers de la population adulte du pays. Ce jour-là, les troupes américaines de la zone étaient sur le pied de guerre. En regardant les gens qui dansaient gaiement sur la place, je me suis souvenu de ce que le général Omar Torrijos m'avait dit la veille : « Si je ne me fais pas tuer, je ferai tout pour donner la liberté au peuple du Panama. »

Bobine 7

[Slogan au dessus de tribune, suite fête de l'Indépendance, discours du général Omar Torrijos à la tribune]

Le slogan dit : « Jamais à genoux ». Dans son discours, Omar Torrijos, chef du gouvernement, a dit : « Que les journalistes et les diplomates étrangers présents ici me répondent. Quel peuple peut voir sans humiliation un drapeau étranger déployé au cœur de son propre pays ? Quel pays d'Amérique, quel pays au monde pourrait supporter d'avoir un gouverneur étranger sur son territoire ? Bientôt viendra le jour où je dirai au peuple du Panama : il est temps pour une génération de Panaméens de partir au combat afin que les générations futures de Panaméens vivent sur une terre libre. Merci, peuple du Panama. Merci aux hommes, aux femmes, aux étudiants, aux paysans. Merci de votre confiance. *Muchos gratias*. Merci. »

[Vue plongeante sur manifestation, chant, public agite foulards blancs et rouges]

« Jamais à genoux ». « Nous vaincrons ». Ce sont les paroles d'une génération de combattants de la liberté.

[*Images N&B de paysans manifestants sur plate-forme*]

[*Diverses images du films défilent*]

Trois cent millions de gens vivent et luttent sur ce continent. Les combats les plus difficiles sont peut-être à venir. Les peuples d'Amérique latine croient que vaincrons le bien et la vérité, l'amour de l'homme et la justice. Ils croient que la Révolution vaincra.

Générique : R. Karmen, A.Kotchekov, V.Kotov, D.Varchtchevski, O.Trofimova, A.Khaït, F.Karaev, V.Terletski, V.Maron, V.Volski, L.Kamynine, A.Chlepianov, E.Khatchatourian, A.Vorovkov, Iou.Krioutchkov, V.Belova, T.Maslova, T.Koudrina, A.Soum-Chik, I.Kmit, A.Kaneva, M .Artamonov

FIN